

Du prolétaire au consommateur III :

Modification du progressisme et modernité radicalisée

I. Introduction

II. Pré-modernité et modernité

III. Passage à la modernité radicalisée

III. 1. Auto-érosion des institutions et valeurs

III. 2. L'autopoïétique intégrale et la caducité de l'humanisme par la technique

III. 3. Représentation, spectacle, déréalisation et information

IV. Environnement de la modernité radicalisée et individu « post-moderne »

I. Introduction

Cet article est la troisième partie de notre enquête sur les figures de la modernité – et les formes de celle-ci depuis la révolution industrielle. Nous avons travaillé sur la figure tutélaire de la modernité industrielle qu'est le prolétariat, puis, dans la seconde partie, sur la notion de progressisme dans son rapport avec les institutions modernes, en particulier l'Etat démocratique. Dans cette troisième partie, nous nous pencherons sur le passage de la modernité industrielle à ce que l'on appelle communément la « post-modernité » et que nous préférons appeler, avec Ulrich Beck, la « modernité radicalisée ». Après un bref rappel de ce que nous avons montré dans les deux parties précédentes, nous tenterons d'expliquer ce passage en nous penchant sur la mécanique et la logique des institutions modernes, le thème de l'autopoïétique et de la technique et, enfin, sur l'importance, déjà largement évoquée dans d'autres articles, de la machine de déréalisation que sont les institutions de représentation. Nous décrirons alors ce qu'est cette modernité radicalisée, montrerons comment s'est modifié l'idéal progressiste et ce que sont devenus les modernes. Nous passerons au phénomène de la consommation elle-même, conclurons et livrerons notre bibliographie dans la quatrième partie de notre enquête.

Constatant l'ampleur que prend cette même enquête, il nous faut préciser au lecteur que nous sommes bien conscients de ses faiblesses et de ses limites : nous ne

pouvons dans ces pages ni creuser l'analyse de chacune des institutions modernes, ni exposer avec plus de finesse et de nuances les théories dont nous nous servons. Nous avons, du reste, choisi de réduire l'appareil de notes pour rendre le texte plus lisible mais, ce faisant, avons dû abandonner de nombreuses discussions et précisions conceptuelles. Ce n'est, bien entendu que partie remise.

Le lecteur aura pu remarquer que nous étions déjà revenus sur certaines idées pour les nuancer ou que nous avons apporté de nouveaux éléments sur des thèmes déjà traités, cela de manière à refléter les apports de nouvelles lectures ou relectures. Nous nous réservons le droit de continuer à opérer de cette manière tant elle nous semble enrichissante. Par ailleurs, nous aurons l'occasion de revenir sur la plupart des thématiques trop brièvement abordées ici, notamment sur la démocratie, l'école, les technosciences, le risque ou la technique, etc.

II. Pré-modernité et modernité

Dans nos réflexions précédentes, nous avons étudié la figure du prolétaire et décrit les principes et les enjeux du paradigme de la modernité industrielle, le progressisme – dont le prolétaire nous semblait le personnage principal, à tout le moins, le plus emblématique. Expulsé socialement et « métaphysiquement » d'une sociabilité et d'une relation aux choses, au réel à la fois rurale, traditionnelle, encore « enchantée » et communautaire, le prolétariat

devait, pour survivre - c'est-à-dire manger à sa faim et se trouver une identité sociale - se reconstituer en devenant, au fond, l'agent de ce qui avait bouleversé ses origines ; il devait, plus que n'importe quelle autre classe, jouer le jeu de sa mise en concurrence avec les autres classes; il devait se construire dans un rapport

- à l'Etat (ambivalent puisque celui-ci assure son exploitation mais le reconnaît comme acteur indispensable du changement social),
- à un temps conçu dans le cadre d'un récit de légitimité (que l'on trouve dans le marxisme et la plupart des théories socialistes),
- à un nouveau milieu (la ville, l'usine, le monde de la technique, de la machine et de la transformation de la matière),
- à un statut social de salarié intégral (avec ce qu'Illich appellerait une perte d'autonomie quant à la production des valeurs d'usage, la fin du *vernaculaire*¹) et à une nouvelle activité (le paroxysme de la division du travail ; la production, technicisée, de biens dont il ne bénéficie que par leur valeur d'échange) où il fit l'expérience inédite d'une perte totale d'autonomie
- et, ainsi que cela a été mentionné plus haut, à d'autres classes sociales dont son existence, son mode de vie, et les valeurs qui en émergent, niaient en totalité ou en partie, les propres valeurs et le mode de vie.

En somme, le prolétariat est la première classe qui fut, dans son principe voire dans les faits, intégralement dépendante de la valeur d'échange, du salariat (d'une relation intégralement contractuelle assurée et légitimée par l'Etat), d'un monde et d'un temps artificiel, de la technique (machines, mais aussi mode de production et d'organisation) ainsi que d'un rapport de domination de la matière et de reproduction compulsive des choses. Il fut au cœur de la logique, de la capacité d'abondance et de puissance – et c'est bien cette intimité avec puissance et abondance qui permettra son intégration complète dans la société, en particulier après la première guerre mondiale.

Dans la seconde partie de cette étude, nous avons étudié la notion de progrès et constaté ce qui peut être (très) brièvement résumé comme suit : à un ensemble de paradigmes pré-modernes caractérisés

- par une notion du temps cyclique ou linéaire mais, en ce cas, dont l'amont, la source, l'origine donnent le sens, l'explication et les modèles de sociabilité ;
- par une sociabilité basée sur la tradition, le primat de l'ancien et de la répétition, donc d'une certaine vision de la stabilité, voire de l'atemporalité ;
- par une conception du monde ou de mondes matériels comme immatériels habités, enchantés, stratifiés, différenciés, hétérogènes dans leurs principes et leurs êtres, mais en équilibre (fragile, dans lequel l'homme ou le souverain a souvent un rôle central à jouer, au travers de rites, etc.), où le réel (comme le temps) est doublé d'une altérité « mythique » (un arrière-monde), souvent fondatrice, et qui est aussi un modèle ;
- par une conception de l'homme qui, si elle lui donne souvent un rôle particulier, voire prépondérant, le présente comme inséré, intégré dans le tout, lui donne une place déterminée et intangible dans le macrocosme et une identité qui est à respecter mais pas à conquérir, moins encore à construire ;

s'oppose le paradigme moderne du progrès conçu comme

- un temps linéaire et unique où les faits s'enchaînent « cumulativement » et de manière causale selon une logique nécessaire d'amélioration, d'accroissement, de complexification mais aussi d'homogénéisation ; un temps dont le déroulement trouve

¹ Nous empruntons le terme vernaculaire à Ivan Illich, et l'utilisons dans le sens qu'il lui a donné dans *Le Travail fantôme*. Voir ILLICH, IVAN, *Œuvres complètes*, volume 2, Fayard, Paris, 2005, pp. 93-248

son sens (et son moteur) non plus en amont, mais en aval ; un temps construit non plus sur des *a priori* mais sur des *a posteriori*, donc où la croyance n'a pas perdu de sa force, mais s'est déplacée ;

- une histoire de l'humanité évolutionniste, en quête d'elle-même, basée sur le nouveau, la rupture, la libération du déjà-donné métaphysique ou social, culturel ou naturel, donc la construction d'une identité humaine par le rejet de tout ce qui emprisonne l'humanité dans les choses, les êtres et les lieux, l'auto-construction de cette identité, et de la sociabilité qui l'accompagne, par l'artefact, l'artificiel, les réalisations humaines sociales ou techniques ;
- un monde matériel, une cosmologie homogène, univoque, répondant à une logique partout semblable, décryptable, mesurable ; un monde comme un stock de potentiels et soumis comme la terre aux mains du sculpteur, celui-ci se révélant être un scientifique puis un ingénieur ;
- une conception de l'autre comme inconsistant, comme potentiel, comme terrain d'action et de constitution de l'identité humaine, comme comparatif, jalon de mesure (puisque'il n'existe plus ni origine mythique, ni arrière monde où lui ou le principe d'altérité aurait sa place, une place donnée).

Enfin, nous avons vu que, concrètement, cette nouvelle vision du réel était accompagnée et opérée, réalisée, par une série d'institutions : Etat (opérateur de légitimation chargé d'annihiler le « monde vernaculaire » et d'organiser l'élaboration et la satisfactions des besoins, ainsi que de normaliser, d'homogénéiser le réel), Ecole (chargée d'offrir une main d'œuvre disciplinée, de délégitimer le savoir vernaculaire en faveur du savoir technoscientifique et des mythes rationalistes, ainsi que d'éliminer les langues locales), Armée, Industrie, système démocratique et Presse de masse (mettant en scène, par son fonctionnement même, l'idéologie du progrès, le nouveau, le changement, etc.)²

Nous avons aussi vu, dans d'autres articles, la fonction qu'ont eues à la fois les conquêtes et les expositions coloniales (le rapport à la frontière, la modélisation et le façonnement du monde social) dans le dispositif progressiste et nous avons insisté sur le rôle joué par l'organisation démocratique dans ce dispositif : la gestion du changement et des outils du changement ; la gestion du vide originel du pouvoir, de sa sécularisation et de la table-rase par des rites ; à vrai dire, la ritualisation du changement, le réenchantement profane, devait pallier l'absence d'identité fixe ou d'une identité clairement déterminée en aval.

Or, comme nous allons le voir, le dispositif progressiste de la modernité industrielle s'est qualitativement modifié.

III. Passage à la modernité radicalisée

On peut donner trois raisons principales à la modification du paradigme progressiste, l'une tenant à la logique institutionnelle, à la procédure d'action de la modernité industrielle, la seconde, étant d'ordre technique, la troisième relevant de la sphère de la production de représentations.

III. 1. Auto-érosion des institutions et valeurs modernes

Premièrement, les institutions (Ecole, Industrie, Armée, Science, Etat, ...) et les valeurs (Travail, Rationalité, Discipline, Santé, Productivité, ...) qui permettaient de manifester et gérer le progrès, d'en garder le cap, ou de recycler certaines valeurs et institutions pré-modernes arrivent en bout de course, à vrai dire, en fin de logique : elles sont devenues, du point de vue du dispositif néo-progressiste ou, comme le dit Beck, dans la modernité radicalisée, à la fois contre-productives et, surtout, rongées par le processus de

² A propos de ces institutions, un autre exemple du fonctionnement de la modernité industrielle est donné et fort bien étudié par Corbin : celui du loisir. Voir CORBIN, ALAIN (s.d.), *L'Avènement des loisirs. 1850-1960*, Champs-Flammarion, Paris, 1995

critique, de remise en cause qu'elles ont mis en place et soutenu à l'encontre des sociétés pré-modernes : les institutions modernes subissent la réflexivité du processus de modernisation. On assiste à la destruction de certaines de ces institutions et valeurs « pré-modernes » qui demeuraient intouchées ou avaient été recyclées (l'Etat, transformé en Etat démocratique, la famille, transformée en famille nucléaire, les divisions de genres, etc.); à la destruction d'institutions ou de valeurs modernes sous le coups d'autres institutions et valeurs modernes et, enfin, à l'érosion considérable d'une grande partie de celles-ci par le fait de leur propre logique, le tout déstabilisant - du moins en apparence - la cohérence de la construction industrielle et appelant un mode de gestion différent.

Lisons Beck qui en donne des exemples très concrets : « D'un côté, on pense la société industrielle dans les catégories de la société du travail (société active). D'un autre côté, les mesures de rationalisation s'en prennent actuellement aux données fondamentales de cet ordre là : la flexibilisation du temps de travail et du lieu de travail gomme les frontières entre travail et non-travail. [...] D'un côté, la société industrielle s'accompagne d'une institutionnalisation de la science et du doute méthodique qui en résulte. D'un autre côté, ce doute est (dans un premier temps) circonscrit à l'extérieur, aux objets de la recherche tandis que les fondements et les effets du travail scientifique restent préservés de tout scepticisme interne. [...] Le doute finit par s'étendre aux fondements et aux risques du travail scientifique³... » Arrêtons-nous un instant sur le travail. Valorisé en tant que tel durant la modernité industrielle (et la modernité tout court), le travail offrait à la fois une identité sociale au travers des valeurs d'échange, et, sous sa forme productive (et industrielle), une manifestation concrète du rôle de l'homme par rapport au réel. Par ailleurs, il accompagnait un individu toute sa vie durant, le faisait participer à la marche de la société, c'est-à-dire au progrès. Or aujourd'hui, comme le souligne Beck, la forme qu'a pris le travail ne permet plus cette assurance, ce vécu quotidien du progrès ; on ne travaille plus en usine mais dans des bureaux ; on ne travaille plus la matière, mais des informations ou des relations ; par dessus le marché, la vie professionnelle, sous le coup de la logique productiviste et rationaliste - des valeurs modernes - , est saccadée, irrégulière, faite d'implications partielles, d'interims, etc. On voit dans cet exemple que c'est bien la logique moderne qui amène à des apories – des apories locales mais qui changent tout à fait la conception des individus. L'agencement des institutions et des valeurs de la modernité industrielle bascule ; on ne vit, donc on ne conçoit plus le progrès de la même manière.

Pour ce qui concerne la science, la logique moderne étant de soumettre le réel et ses fondements à un doute permanent, ce sont les fondements de la critique elle-même qui finissent par être atteints. Comme le dit Beck : « Nous faisons l'expérience d'une transformation des fondements de la transformation. [La société industrielle] est, dans sa structure même, une société *semi*-moderne, et la contre modernité inscrite dans cette société n'a rien d'ancien ni d'hérité, c'est *une construction et un produit de la société industrielle elle-même*. L'organisation de la société industrielle repose sur une contradiction entre le contenu universel de la modernité et la structure fonctionnelle de ses institutions dans lesquelles elle ne peut se réaliser que de façon partielle et sélective. Tout cela signifie que la société industrielle se déstabilise dans le moment même ou elle s'impose. [...] Les hommes sont *libérés* des certitudes et des modes d'existence de l'époque industrielle[...]⁴. » La science a perdu le monopole de la raison et, plus grave, sa légitimité en tant qu'instance permettant de porter un jugement sur l'évolution humaine ; compromise dans l'élaboration de la bombe atomique, c'est-à-dire la preuve que savoir et techniques ne suffisent pas à se représenter ce qu'est le progrès, elle n'est plus la boussole du ressortissant moderne. On peut faire le même raisonnement avec la sphère productive dont les externalités deviennent une menace globale pour l'humanité.

Bauman va dans le même sens que Beck ; pour lui, le moderne, à tout le moins le ressortissant de la modernité industrielle - le progressiste -, cet individu libéré de la tradition,

³ BECK, ULRICH, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Champs/Flammarion, Paris, 2003, p. 28

⁴ BECK, ULRICH, *op.cit.*, p. 29

d'une identité donnée, enracinée, contraignante et familière, ou encore de l'idéal ou du modèle placé en amont pouvait trouver son archétype dans la figure du pèlerin : le pèlerin se meurt dans un désert, un monde vide de lieu où « les traits familiers avaient été anéantis⁵ ». Et Bauman d'ajouter que ce pèlerin a la particularité non pas d'aller vers le désert, mais de le faire venir à lui, autrement dit de « remodeler le monde à l'image du désert⁶ ». C'est ce processus de remodelage, le rapport qu'il induit entre les pèlerins et le parcours de la pérégrination elle-même – les traces de pas laissées dans le sable – qui fondent l'identité moderne. Cette identité devait être formée et fixée en fin de parcours : « Le monde des pèlerins – des constructeurs d'identité – devait être ordonné, déterminé, prévisible, assuré ; mais par dessus tout il devait être le genre de monde dans lequel les empreintes de pas restent marquées pour de bon, de sorte que l'on garde et préserve les traces et les récits des trajets passés.⁷ » Le problème est que, à l'image des dunes ou des traces de pas dans le désert, cette identité n'est ni claire, ni fixe ; elle est fluctuante et ambiguë. Comme le dit Bauman, les pèlerins « ont perdu la bataille en la remportant⁸ ». Ils ont été dépassés par leurs propres réalisations et la puissance accumulée.

En effet, leur horreur des limites avait ses limites, à tout le moins des freins ; ils avaient combattu les limites avec les outils, les armes les plus efficaces de l'ancien monde ; notamment, ils avaient joué l'Etat contre l'Eglise, la nation contre les communautés, les villes contre les campagnes, la science contre la religion, la société civile contre le peuple, l'homogène contre l'autre, la technique contre le savoir et le marché, ou la rareté, contre le don, ou l'humilité – on pourrait ajouter, l'hygiène contre la propreté, le rituel contre le sacré, etc. Les limites de leur destruction des limites étaient celles de leurs outils ; ils devaient s'en délester ou les retourner contre les limites qu'ils imposaient, leur trouver de nouveaux usages. Puisque le réel n'était plus qu'un outil à façonner le réel, il fallait tourner le réel contre lui-même. Pragmatiquement, ils tournèrent l'usage de leurs outils vers ce qu'ils n'avaient pas encore osé toucher ; ils se rendirent compte que s'ils avaient largement assimilé l'idée de modifier la nature ou de modifier la sociabilité, les structures des sociétés humaines, ils n'avaient pas encore touché aux humains eux-mêmes ; placée au centre de tout, l'humanité – foyer de la lutte en faveur de la liberté, de la lutte contre les contraintes, contre les limites, foyer d'activité identitaire – l'humanité allait elle-même devenir une limite, à nouveau enfermer l'homme en lui-même, ce qui était contraire à la logique moderne. Le pèlerin se trouvait soudain lourd de lui-même – nous verrons plus loin quelles nouvelles figures de l'humanité cela amène. Il ne fallait plus seulement amener le désert à lui mais en lui ; la construction du réel, de l'identité de l'homme ne pouvait être une autoconstruction complète, cohérente, c'est-à-dire un vrai acte de liberté que si l'homme se modifiait lui-même. Ceci nous amène précisément au second point.

III. 2. L'autopoïétique intégrale et la caducité de l'humanisme par la technique

Il faut en effet mentionner, comme changement fondamental, la possibilité factuelle du passage de la construction de l'identité sociale et métaphysique de l'homme à celle de son être physique, matériel. Le progressiste cherchait à se donner une identité en imprimant sa marque sur le monde, sur l'autre et sur

ses organisations sociales. Autrement dit, il n'était pas totalement spéculaire ; il gardait des référents plus ou moins immanents, historiques et universels ; en un mot : il était humaniste puisque le centre d'émission de la représentation et de l'action sur le monde était l'homme, celui des droits de l'homme – abstrait, comme le soulignait de Maistre, mais plus ou moins dense puisque chargé de l'histoire, de la race, de son évolution ou de la nation et des récits qui accompagnaient chacun de ces concepts. Aujourd'hui, l'autopoïétique, la construction spéculaire prend véritablement tout son sens puisqu'il est techniquement possible, donc

⁵ *Ibid.*, p. 38

⁶ *Ibid.*, p. 38

⁷ *Ibid.*, p. 41

⁸ *Ibid.*, p. 41

amoralement nécessaire, de modifier, grâce aux biotechnologies, l'homme lui-même ; il n'est plus seulement la mesure de toute chose, mais l'auteur de la mesure, et de sa propre mesure ; le destin de l'homme est désormais confondu avec l'eugénique. Il s'agit là d'une nouvelle forme de maîtrise de l'évolution. Comme nous l'écrivions dans un article récent⁹, l'eugénisme passant à l'eugénique, cette volonté de maîtrise est beaucoup plus aiguë que celle de l'eugénisme classique, axé sur la « prophylaxie » et l'organisation sociale. En effet, elle se place en aval de celle-ci : elle n'est plus un agir – de sélection, de discrimination – dans la société mais un acte technique. Il faut souligner l'importance de l'évolutionnisme dans le dispositif idéologique du progressisme : cette mécanique de changement universelle était à la fois conçue comme extérieure à l'humanité, imposée à elle, et modèle de l'agir social de l'humanité¹⁰. Elle donnait les jalons historiques ou paléontologiques et offrait l'un des critères principaux sur lesquels le progrès pouvait être jugé : l'efficacité. Elle était un de ces concepts qui permettaient aux modernes d'inscrire leur projet et leur volonté dans un référentiel antique, de le « naturaliser », de garder la balance idéologique entre l'artificiel, le fruit de la volonté humaine, et le naturel, le donné, le déjà-là qui s'impose à l'homme malgré lui. Si l'homme a les moyens techniques de modifier l'évolution en amont, comme le permettent les biotechnologies, alors le déjà-là naturel ne s'impose plus ; il devient une ressource. Cette balance entre le naturel et l'artificiel, entre ce qui s'impose à l'humanité et ce qui est fruit de sa volonté, cet équilibre idéologique se détruit. Il ne s'agit pas là d'un changement de paradigme, mais bien d'une version plus aiguë, plus intégrale du programme initié par Bacon et Descartes : le paradigme moderne ne s'effondre pas, il s'accroît. Il s'accroît d'autant plus qu'il entre dans la *logique technicienne* qu'a décrite Ellul¹¹. En effet, le moderne favorisant et valorisant le fait de volonté pure, la création humaine, c'est-à-dire l'artefact et l'absence de modèle de référence ou d'origine ; le moderne cherchant son identité métaphysique dans l'arbitraire pur de l'artificialité, c'est-à-dire dans ou par ces artefacts et leur détachement croissant du déjà-donné, de l'environnement premier – et même second, culturel – de l'homme ; et la technique elle-même étant la manifestation la plus tangible, le critère d'évaluation de la place de l'homme dans le récit de son auto-élaboration le plus facilement perceptible et concevable, il n'est pas difficile de comprendre que ce même moderne, une fois les institutions (Université, Industrie, Etat) permettant l'accroissement technique mises en place, ne peut que sombrer dans une sorte de mécanique rationnelle tournant à vide ou sur elle-même. Cette mécanique, cette logique collective impitoyable, cette *mutation dans la banalité*¹² a été parfaitement décrite par Ellul, même s'il a négligé son origine et la progressivité de sa constitution. Le système technicien se caractérise par le fait que l'homme est devenu un instrument de la technique, c'est-à-dire de la rationalité et de l'efficacité, et a perdu, *au nom mais aussi à l'encontre au fantasme moderne d'autocréation et de désaliénation*, toute forme de maîtrise de son destin. Ainsi, Ellul postule avec raison que, souhaitant dépasser la condition humaine par la création d'artefacts, le moderne a été dépassé par ces artefacts et la logique qui a présidé à leur création comme à leur aperception en tant que signes, preuves, jalons d'existence ou de réussite de l'autodétermination de l'humanité. Autrement dit, le moderne se trouve dans une situation où il se croit maître de son destin parce qu'il a – ou croit avoir – la maîtrise potentielle et factuelle de ce qui jadis l'aliénait, alors que c'est précisément cette maîtrise qui l'aliène, et de manière plus radicale que tout ce qu'il a jamais connu. Esclave de la nature ou de ses déterminations culturelles, le voici aujourd'hui esclave de ce qu'il crée, et de la manière dont il crée. L'outil entraîne à la fois le geste du producteur, l'œuvre mais aussi le

⁹ Voir DUFOING, FREDERIC, Jibrile 4, *Cahier 6 : Retour sur l'eugénisme*, pp.39 à 42.

¹⁰ Autrement dit, elle faisait le lien entre le naturel et l'artificiel. Comme l'écrit Taguieff : « Elle postule la continuité entre le progrès biologique et le progrès social humain. Ou, plus généralement, entre le monde de la nature (exploré par les sciences modernes de la nature) et le monde humain historique. » Voir TAGUIEFF, PIERRE-ANDRÉ, *Le Sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Flammarion, Paris, 2004, p. 50

¹¹ Nous utilisons ici ELLUL, JACQUES, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Economica, Paris, 1990 et *Le Bluff technologique*, Pluriel, Hachette, Paris, 2004

¹² ELLUL, JACQUES, *Le Bluff technologique*, op. cit., p. 62

geste de celui qui vit dans cette œuvre; l'atelier englobe la société toute entière et c'est l'homme qui y est travaillé, à la fois comme producteur et comme consommateur.

Historiquement, on peut même dater ce basculement avec l'avènement de la théorie puis de la pensée, de la vulgate cybernétique, laquelle assimile l'homme à la machine, le cerveau à l'ordinateur et l'individu à un point de passage et de traitement de l'information - donc fait voler en éclat la distinction, pourtant encore bien présente durant toute la modernité industrielle, entre l'homme et ses artefacts¹³. Car, pour les modernes, l'homme n'était homme que se regardant dans ses artefacts ; il jugeait de son destin collectif au travers d'eux. Or, depuis la seconde guerre mondiale et l'avènement aussi bien de la biochimie génétique que de la cybernétique, il n'en va plus ainsi : il est devenu comparable puis assimilable à un artefact. Au fond, il n'est homme que s'il devient un artefact.

III. 3. Représentation, spectacle, déréalisation et information

Le troisième point important est que la société progressiste s'est vue absorbée par l'une des activités qui lui permettaient de jauger, de juguler et de mettre en scène le progrès : la représentation, le spectacle. Nous avons insisté, dans la seconde partie de cet article, sur l'aspect liturgique et rituel qu'instaurait la société progressiste. Puisqu'il était sans terme ou sans définition concevable ; puisqu'il n'était que signes de mouvements, de changements qu'il fallait interpréter comme une bonification, ou par lesquels on devait juger d'une bonification ; puisqu'il était une accumulation de savoir et une complexification ainsi qu'un travail du réel, le progrès ne pouvait se passer d'éléments de comparaison et d'une démonstration continue d'activité, collective comme individuelle.

De plus, à l'instar des requins qui, paraît-il, meurent quand il cesse de nager, le progrès, n'ayant aucune fin claire et, par définition, aucun modèle connaissable en aval auquel on puisse se référer pour juger du processus, le mouvement de façonnement, de modification devait à la fois être mis en œuvre et mis en scène de manière à ne jamais s'interrompre. A la fois ressource et matière à artefact humain, le réel devait en permanence être travaillé, en acte comme une représentation. De là, par exemple, l'importance de la représentation de l'autre (et de l'ailleurs), de la mise en scène de l'autre, lui aussi comme ressource et matière à artefact, à l'agir « civilisateur » (par exemple). On n'insistera jamais assez sur le lien entre l'agir externe, le colonialisme pour les Européens ou le mythe de la Frontière pour les Etats-Uniens, et l'agir interne à la société progressiste. Le progrès avait besoin d'un dispositif de justification, de légitimation de ce qu'il amenait, car on lui résistait (les luddites et la pensée décadentiste en témoignent) ; ce dispositif incluait une représentation pour ainsi dire de l'antérieur et de l'extérieur accessible aux ressortissants du progrès, qui en subissaient ou en faisaient subir les affres, comme les prolétaires ou les artisans au XIXe siècle. Ainsi, les expositions coloniales, que visitèrent près de 700 millions d'Occidentaux et qui produisirent ou permirent une littérature et une iconographie qui, aujourd'hui encore, marquent très profondément les imaginaires – en ce compris, l'imaginaire des colonisés, conquis par des institutions comme l'Ecole, l'Eglise ou l'Armée. Pour plus de détails sur ce sujet, nous renvoyons à notre article *De la colonisation du monde à la mondialisation du colonialisme*, paru dans Jibrile n°2 ou encore aux études d'Illich, de Partant et de Rist¹⁴. On oublie trop souvent que le discours tenu sur l'autre, le colonisable ou le colonisé, ne visait pas seulement à justifier l'entreprise coloniale, mais la colonisation intérieure de l'Occident. Car enfin, comment mieux faire percevoir la nécessité du progrès que de mettre en scène des

¹³ Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de LAFONTAINE, CELINE, *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Seuil, Paris, 2004

¹⁴ Lire notamment l'excellente petite étude de la notion d'étranger en Occident d'Illich, lequel détermine six stades allant de l'étranger en besoin (d'être sauvé spirituellement) au sous-développé actuel. Voir *Le Travail fantôme in* ILLICH, IVAN, *Œuvres complètes*, volume2, Fayard, Paris, 2005, pp. 110-113. Il écrit par exemple : « [...] l'idée des besoins sui generis de l'indigène était nécessaire pour justifier le colonialisme mais aussi pour administrer les colonies. [...] Chaque fois que l'Occident plaçait un masque de besoins neufs sur l'étranger, il le dépouillait du masque précédent, devenu la caricature de l'image de lui-même qu'il avait abandonnée. », p. 113

gens qui sont *en manque* de lui ou, mieux, en demande de lui et qui entrent dans le grand processus, en sont un résultat. La grande aventure progressiste, c'était l'activation de figures et d'actions prouvant, attestant que le progrès était nécessaire et agissant ; que l'humanité toute entière y était en mouvement ; qu'il n'y avait, à terme, pas d'en dehors du progrès. De fait, comment pouvaient résister les occidentaux antiprogressistes face à une machine qui, jouant sur un classique ethnocentrisme, les assimilait peu ou prou à des barbares...

Or la belle mécanique de cette machine de représentation s'est emballée dans une sorte de processus de déréalisation jamais vu dans l'histoire humaine. D'une part, sa puissance technique et rituelle a pris le dessus sur la puissance des institutions classiques de la modernité industrielle ; par le passage de l'écrit à l'image et une appropriation inédite de l'oralité visant à la faire échapper aux structures communautaires pour la placer *au delà* de ceux qui parlent, elle s'est retrouvée intermédiaire et donc boîte de diffusion et de résonance unique de toutes les procédures critiques, réflexives de désaliénation – aucune mise en cause opérante de son appareil ne pouvant être faite contre elle puisqu'elle seule pouvait la faire apparaître. D'autre part, elle a largement travaillé aux sabotages des hiérarchies constituées durant la modernité industrielle, notamment en portant les messages publicitaires, et à la désacralisation des autres institutions modernes, les soumettant à ce à quoi ces mêmes institutions avaient soumis les pans des sociétés pré-modernes qu'elles étaient chargées d'éliminer, mettant en scène et amplifiant les contradictions inhérentes entre l'imaginaire moderne et ses réalisations (la bombe atomique, les camps d'extermination, la guerre moderne, les faillites de la représentation politique, la dénonciation du manque d'innocence des scientifiques, etc.) Très vite, le système de représentation est devenu *un système de mobilisation* beaucoup plus performant que, par exemple, le sens moral qu'impliquait la discipline de travail au XIXe et beaucoup plus cohérent avec la logique de désaliénation intégrale de la modernité que les systèmes de contraintes (armées, écoles, polices, usines, etc.) que celle-ci avait mis en place pour se débarrasser des institutions et valeurs pré-modernes. Il a notamment mobilisé autour de la notion de besoin universel ou de développement, mettant en scène, après la seconde guerre mondiale mais sur un mode quasi-identique (quoique « recyclé ») à celui des expositions coloniales, les individus et peuples du tiers-monde présentés comme – et eux mêmes convaincus d'être – en manque, en demande et en attente par rapport à un Occident toujours sur les chantiers de façonnement du monde. Nous avons déjà montré qu'il s'agissait – qu'il s'agit encore – de légitimer la modernité par l'absurde, de montrer qu'elle était – et est – désirée pour la rendre désirable¹⁵.

Quand le progrès se mettait en scène à l'école (l'accumulation du savoir, le sens de l'histoire), dans les rituels politique (le vote, les investitures) ou sociaux (le service militaire) ou dans la production industrielle (nouvelles machines, nouveaux produits), il n'imprégnait pas encore en permanence la vie de chaque individu ; le progrès de l'humanité se trouvait reproduit à certains moments de la vie ou dans certains domaines d'activité. La seule démonstration de ce qu'était le progrès qui se manifesta de manière globale, totale, continue, sur toutes les échelles, fut sans conteste la première guerre mondiale ; mais ce fut la deuxième – parce que la société civile y fut plus largement impliquée – qui fit basculer la notion de progrès d'eschatologie collective à eschatologie individuelle, de vision du futur à attente du présent et permit la prépondérance de l'activité de représentation à l'encontre de toutes les autres tout en amenant une autre forme de la gestion de la sociabilité, axée sur le contrôle des relations plutôt que sur la contrainte, ainsi qu'une pratique pour ainsi dire mécanique du progrès et des idéaux modernes que l'on appelle la consommation – laquelle permet, comme nous allons le voir, de continuer l'accroissement, la radicalisation de la modernité sans que celle-ci ait ni but, ni aucune espérance d'aucune sorte, ni ne cède aux crises provoquées par l'existence de ce que Beck appelle une société du risque. Cette société, basée sur l'incertitude identitaire et sociale comme sur la menace que fait peser la

¹⁵ Nous renvoyons une fois de plus à notre article paru dans Jibrile 2 "De la colonisation du monde à la mondialisation du colonialisme" ainsi qu'aux œuvres de Partant, Illich, Rist, Latouche, de Ravignan, etc. que l'on trouvera mentionnées dans la bibliographie de cet article.

puissance accumulée par les modernes, est une société de déréalisation où le réel et le virtuel, le vécu et l'imaginaire fusionnent chaque jour davantage, d'abord pour des raisons techniques (quantité et qualité des représentations, passage d'une société de l'écrit à une société de l'image), ensuite pour des raisons sociales (importance grandissante, quotidienne d'une relation aux représentations plutôt qu'aux choses, comme dans le travail de bureau, ou aux affects, comme dans les services), enfin, pour des raisons liées au risque lui-même puisque, Beck le rappelle, « dans les situations de menace, c'est *la conscience qui détermine l'être*¹⁶ » : plus que jamais, face au potentiel de puissance et de nuisance des artefacts, le réel se construit, se juge et se juge avec les croyances.

Il faut insister sur ce point en précisant que ce que travaillent majoritairement les ressortissants de la modernité radicalisée, c'est une matière – l'information, la représentation – plus souple, plus malléable encore que le métal – dont on avait vu avec Péguy que, par rapport au travail artisanal du bois ou de la pierre, il amenait un changement considérable dans l'aperception de la matière, donc de la nature, par l'homme. Une société du tertiaire telle que celle qui se met en place après la seconde guerre mondiale, et trouve son apogée dans le développement de l'informatique durant les années 1980, marque deux changements fondamentaux : d'une part, une complexification du réel vécu hors de portée de l'action « vernaculaire » des individus, qui livre ceux-ci aux professionnels privés ou publics (techniciens, informaticiens, bureaucrates, etc. dénoncés par Illich) ou à l'obligation de consommer d'avantage de produits techniques aliénants (le logiciel de modification d'un logiciel, etc.), et qui donc leur enlève la maîtrise directe – même brouillonne – de leur environnement ; d'autre part, l'augmentation des strates de représentations, des strates d'artificialité qui séparent, cloisonnent l'individu et le « réel originel » (celui perçu et vécu par toutes les cultures humaine jusqu'il y a 150 ans). Sans même être branché à une machine, le ressortissant de la modernité radicalisée vit dans un monde virtuel, complètement étranger à ce que vivaient ses arrières-grands parents : le contact a été rompu avec le passé puisque l'expérience vécue ne renvoie plus à rien de commun avec celle des ancêtres ; la communication avec le passé de l'humanité est devenue impossible – d'autant plus impossible que l'on tend, de surcroît, à le représenter de manière exponentielle, c'est-à-dire à en faire une matière utile. Le passé est devenu un musée ; il est à l'égal d'une langue morte, d'une réserve naturelle ou d'un centre de vacance : il n'a rien d'autre à dire que ce que la logique du temps présent veut, a besoin de lui faire dire.

C'est ce qu'il faut bien appeler un processus de déréalisation, une forme de schizophrénie culturelle qui enferme une civilisation entière hors de tout ce que l'humanité a été et est encore dans la « périphérie ». Ceci nous amène, avant de traiter plus précisément de la consommation, à évoquer avec Bauman et Beck ce qu'est devenu l'individu moderne noyé dans un tel environnement.

IV. Environnement de la modernité radicalisée et individu « post-moderne »

Décrivons d'abord brièvement quel est l'environnement de l'individu dit « post-moderne ».

- C'est un environnement d'**afflux**, de changements et de remises à jour technologiques ainsi que d'informations et d'images permanents, donnant l'impression, par leur quantité et leur densité, d'une grande hétérogénéité, d'une grande complexité du réel, voire d'une infinité des possibles, notamment parce qu'ils semblent répondre à des valeurs d'usage et à des besoins non conscients mais qui s'imposent très vite comme des habitus, des évidences ; de fait, le temps culturel et le temps vécu correspondent à la vitesse de diffusion et d'imprégnation de ces objets et de ces informations ; ils forment un présent continu, un présent rituel (nous y reviendrons) ; de plus, cette puissance de diffusion, de reproduction et de modifications accroît l'efficacité des mécanismes, les automatismes sociaux ou de

¹⁶ BECK, ULRICH, *op. cit.*, p. 42

psychologie sociale et, donc, étouffent la possibilité de réflexivité individuelle, a fortiori collective, mais augmente la sensation de puissance et de maîtrise quotidienne de son confort.

- C'est un environnement d'**échanges « cybernétiques »** basés sur les valeurs même d'échange, sur des signes à vocation phatique et émotionnels puisque la logique de marché, du point de vue économique, et de professionnalisation, du point de vue social, ont envahi, économie de service aidant, toute la réalité sociale.
- C'est un environnement constitué de **strates**, de médiations, d'intermédiaires, de prothèses, de guichets ou d'hygiaphones technologiques ou sociaux.
- C'est un environnement menaçant, incertain, stressant et surtout un environnement de **risques** construits par les discours et les représentations et par les externalités de la production des objets et services ; ces risques sont
 - *sociaux* : le nécessité de la production, de la diffusion et du contrôle qualité des produits dans un temps court ont amené de nouveaux modes d'organisation du travail et du savoir relatif à la production (le flux tendu¹⁷) qui supprime les hiérarchies, donc substitue le contrôle à la contrainte, et brise en morceaux, aisément articulables par la direction, l'organisation antique du temps et du contrat de travail de manière à accentuer la pression de groupe de l'équipe de travail, tenue à des résultats en amont, à s'approprier sans contrepartie le savoir-faire des ouvriers ou des employés et à soumettre ceux-ci à une logique procédurale plutôt qu'à une institution contraignante ; une telle logique amène un parcours professionnel irrégulier et incertain¹⁸ ainsi que la déstructuration de certaines catégories de la modernité industrielle (les classes sociales par exemple) qui laisse l'individu en face de lui même ou d'une machine sociale qui le dépasse complètement ;
 - de types *environnementaux* (au sens écologique du terme) ou *catastrophiques* : d'une part, l'accumulation et la densification de puissance de production et de façonnement ainsi que le mode de vie amènent d'innombrables externalités (pollution, désordres climatiques, épidémies d'asthmes, de cancers ou de maladies cardio-vasculaires, maladies mentales, dépressions, etc.), d'autre part, comme l'a montré Illich, les institutions chargées de gérer le système et ses externalités se montrent largement contre-productives et s'avèrent être à l'origine des externalités qu'elles sont chargées de gérer, ce qui permet une légitimation spéculaire – que la complexité du système permet difficilement de mettre à jour ou de conscientiser ;
 - d'ordre *idéologique*, aujourd'hui *sécuritaire* : la mobilisation spectaculaire autour des chantiers de façonnement du monde, on l'a vu, exige une mise en scène de l'autre et de l'ailleurs qui finit par produire, elle aussi, des « externalités », sous formes de résistances (voir ce qu'en dit Latouche pour ce qui concerne l'Afrique) ou au contraire d'assimilation (Al Quāida en est un cas d'école), ces « externalités » légitimant ce qui les crée.
- C'est un environnement **mobilisateur en permanence** puisque toujours en chantier avec des mots d'ordre, un programme de façonnement jamais à court de modifications, d'exemples, d'exceptions, d'erreurs : le développement, la croissance, la consommation, la productivité, la conservation du patrimoine, la qualité, l'hygiène, la sécurité, la lutte contre le sida, la lutte contre les famines, la lutte pour l'égalité des sexes, la lutte contre l'extrême droite, etc. ; cette mobilisation n'est cependant plus institutionnelle, mais représentative, ou spectaculaire, et consumériste (nous y reviendrons).

¹⁷ Nous ne pouvons décrire ici la logique du flux tendu et renvoyons à l'ouvrage de référence de DURAND, JEAN-PIERRE, *La Chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : flux tendu et servitude volontaire*, Seuil, Paris, 2004.

¹⁸ Voir BECK, ULRICH, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, op. cit.

- C'est un environnement dont le langage universel est le **droit**, le droit qui traduit, absorbe tout, de l'heure de la tonte du gazon aux normes pour les colorants en passant par ce qui est dû à l'homme.
- C'est un environnement où tout ce qui n'est pas présent est *en soi caduque*, illégitime, mort, mais aussi conservable et mobilisable pour légitimer le système, c'est-à-dire objet de maîtrise et de façonnement ; le passé ou le non artefact (la nature) en sont de bons exemples : jamais on n'a été si soucieux de « réserves naturelles », de « préservation des espèces » ou du « patrimoine, d'archives ou de mémoire » alors même que la nature, le passé ou les cultures sont précisément ce que la modernité cherche à détruire ; là encore, il s'agit d'étendre le déploiement de moderne à garder des traces de ce qui se fait.
- C'est un environnement de **monstration**, de transparence réflexive (tout le monde doit être vu de tout le monde) où le dévoilement, la communication, la confession sont assimilés au vieil objectif moderne de désaliénation.
- C'est un environnement de **domestication** fonctionnant sur la dichotomie du même et de l'autre plutôt que de l'ennemi et de l'ami : plus le réel artefact est présenté comme hétérogène, plus ceux qui l'habitent se conçoivent, s'exigent homogènes ; le ressortissant du réel-non artefact, de l'outre-modernité est donc assimilable, assimilé, donc muséal, ou il n'est qu'une externalité.
- C'est un environnement où, comme le dit Bauman « **les règles changent sans arrêt** en cours de partie¹⁹ » et où la pluralité des figures de pouvoir et d'interprétation, l'extrême diffusion de ce pouvoir, l'illégitimité de la plupart des institutions modernes²⁰, la parcellisation des tâches et ses manifestations plutôt axées sur le *contrôle* que sur la *contrainte* engendrent un changement dans le rapport à la règle et à la responsabilité : on ne respecte ni ne s'oppose à la règle, on la contextualise ou contourne ; elle est un obstacle, pas une condition de la moralité²¹.

De fait, Bauman identifie le ressortissant de la modernité radicalisée sous les multiples figures du flâneur, du vagabond, du touriste, du joueur, du cueilleur de sensations ; il le décrit comme un être obsédé par l'esthétique, ne cherchant plus une identité collective, mais bien une pluralité d'identités individuelles ayant la caractéristique de ne pas être fixes. « *La pierre angulaire* », dit-t-il, « *de la stratégie de vie postmoderne n'est pas la construction de l'identité, mais le fait d'éviter d'être fixé*²². » Le postmoderne (pour reprendre le terme – pourtant à notre sens impropre – qu'utilise Bauman) est à l'image de son milieu, qu'il assume pleinement. Par certains traits, il continue l'œuvre de la modernité industrielle, par d'autres, il rompt avec elle, ou la recycle.

Comme le moderne, le postmoderne est obsédé par la désaliénation et croit dans la possibilité et la nécessité du façonnement du monde et de l'identité de l'homme, mais à la différence du moderne, il considère que ce façonnement doit aller jusqu'à l'homme lui-même, jusqu'à transformer l'homme en artefact, en objet – parce qu'un objet, on peut toujours le

¹⁹ BAUMAN, ZYGMUNT, *La Vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Le Rouergue/Chambon, Rodez, 2003, p. 42

²⁰ Bauman écrit à ce propos : « La reproduction des conditions de la vie sociale est à présent l'affaire de moyens autres que sociétaux, collectivisés ; elle a été en grande partie privatisée [...]. Ici « privatisation » ne signifie cependant pas que les lieux de pouvoir sociétal abandonnent leur responsabilité et laissent les questions d'intégration sociale et de reproduction du système au libre jeu de l'initiative privée [...]. Les procédures sont à présent, globalement, *dés-institutionnalisées*, elles se développent à partir du niveau zéro des efforts individuels de formation personnelle. » *Ibid.*, p. 74. Nous allons voir que ces *efforts individuels* passent par la consommation.

²¹ Voir pour un traitement plus complet que celui que nous en faisons ici, la très intéressante étude, écrite dans une perspective interactionniste, de DE MUNCK, JEAN, VERHOEVEN, MARIE, (s.d.), *Les Mutations du rapport à la norme. Un changement dans la modernité ?*, De Boeck Université, Bruxelles, 1997. Du point de vue de la morale, nous sommes à l'opposé de Bauman qui voit dans l'abandon des structures disciplinaires de la modernité industrielle une chance pour développer une véritable éthique. Pour notre part, nous pensons avec Ellul que la logique du système technicien est si omniprésente, et pour ainsi dire si « dense », que l'individu se trouve dans l'incapacité d'opérer un raisonnement, voire même un choix moral.

²² BAUMAN, ZYGMUNT, *La Vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, op. cit., 43

transformer – et que l'identité n'est ni en bout de course, ni définitivement fixée, ni unique, ni même universelle ; elle est multiple, contextuelle, changeante et présente, c'est-à-dire inscrite dans le présent, dans un présent éternel. Contrairement au moderne, qui croyait agir en fonction d'une morale (rationaliste, utilitariste, etc.), le postmoderne agit selon un critère esthétique : il recherche les sensations multiples qui vont lui permettre de se façonner un être, une identité individuelle dont il espère qu'elle reflètera le plus grand nombre possible de champs d'expérience et d'identités diverses ; virtuellement, il espère *être plusieurs* et conçoit sa personnalité comme un ensemble amoral rapiécé de choses vécues, de choses belles, agréables ou excitantes. Ce n'est pas un hasard si Bauman parle de « vie en miettes ».

Du progrès, le postmoderne a donc abandonné l'aspect moral : à l'idée d'une évolution vers le mieux, il préfère les changements ponctuels vers le beau. Il en a aussi rejeté la vision d'une eschatologie collective : ce n'est plus l'identité ou les marques, les jalons de façonnement de l'humanité toute entière qu'il cherche, mais ceux qui fondent sa propre personnalité : le postmoderne a donc changé l'échelle du progrès. Il a aussi changé de méthode : à la discipline, à la contrainte et aux institutions modernes, il préfère le contrôle panoptique et la transparence communicationnelle. Les signes qu'il recherche désormais le situent (à ses yeux) plutôt comme individu pluriel parmi ses pairs que comme participant à une grande aventure confronté à tout ce qui y fait obstacle; il les trouve dans ses rituels quotidiens plutôt que dans les rituels collectifs.

De fait, contrairement à ce qu'il pense de lui-même, il est plus coupé encore que le moderne du passé de l'humanité et du monde non-artefact. Le moderne faisait table rase mais, ce faisant, pouvait encore percevoir ce qu'il détruisait ou transformait – d'autant qu'il en réutilisait des pans entiers. Le postmoderne jouit tant qu'il le peut puis, quand il a absorbé – en termes de sensations – ce qu'il croit être le réel, il gère, conserve, met les objets et les faits tirés de ce réel dans sa cave, comme un vin précieux – en cela il demeure, comme le moderne, un créateur de rareté (et l'on sait à quel point la création de la rareté est fondamentale dans une société qui vise l'abondance).

Si le moderne était un producteur, un planificateur et un collecteur qui regardait vers l'avenir et considérait l'humanité entière, le postmoderne est pour sa part un consommateur, un acteur et un collectionneur qui regarde au présent et considère son être propre.

Nous reviendrons sur ces distinctions dans la quatrième partie de cette enquête en travaillant sur la fonction de la consommation, la figure du consommateur et celle, inattendue mais tout aussi significative que la précédente... du tueur en série !

Frédéric DUFOING
Mai 2005